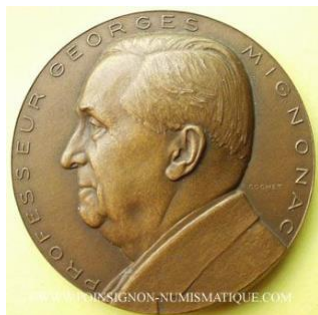


Georges Mignonac

(1889-1993)

Par Armand Lattes



Georges Mignonac est l'exemple parfait du scientifique seulement intéressé par la recherche et peu soucieux du conformisme universitaire. Non-bachelier, il illustra la méthode de Paul Sabatier pour qui ce diplôme n'était pas nécessaire pour entreprendre des études supérieures. Professeur d'Université, sans thèse, il forma des dizaines de docteurs avant d'obtenir ce titre lui-même. Ses découvertes en chimie sont majeures : elles ont permis un accès facile aux matières premières du nylon. L'un des rares chimistes cités par Sabatier dans son discours du prix Nobel, il succéda à celui-ci à la tête de l'Institut de Chimie de Toulouse et, jusqu'à sa retraite, il continua à diriger des chercheurs dans des domaines d'une grande modernité pour l'époque : spectroscopie Raman, mesure et utilisation des moments dipolaires des molécules et réactions sous plasma.

Georges Mignonac est né le 13 mars 1889 à Tournay, dans les Hautes-Pyrénées, près de ces montagnes qu'il chérissait. Lassé du lycée, dès la seconde, son père, industriel, le prit comme apprenti dans une de ses usines. Cette expérience n'ayant pas abouti, il reprit un chemin plus traditionnel qui devait le conduire, après le baccalauréat, au Polytechnicum de Zurich. Une typhoïde intempestive l'empêcha de passer ce diplôme et d'intégrer cet établissement prestigieux.

Fort heureusement, Paul Sabatier venait de créer, cette même année 1906, l'Institut de Chimie de Toulouse où il admettait les non-bacheliers après un entretien de motivation et de niveau. Georges Mignonac obtint son diplôme d'ingénieur chimiste en 1909, à vingt ans, major de la promotion. Conscient de ses capacités, Sabatier le garda avec lui deux années supplémentaires où il s'initia à la recherche sous sa direction et celle d'Alphonse Mailhe.

À l'initiative de Sabatier, notre jeune chimiste bénéficia d'une bourse Rothschild dans le laboratoire de Charles Moureu, à Paris, à l'École Supérieure de Pharmacie d'abord, puis au Collège de France où Moureu venait de succéder à Émile Jungfleich. C'est à Paris qu'il fut surpris par la déclaration de guerre de 1914, l'amenant à travailler, en tant que chimiste, pour la Défense Nationale. L'utilisation des gaz de combat par les Allemands devait le conduire, en 1917, à analyser et identifier l'ypérite dont il procéda par la suite à la synthèse, jusqu'à la préparation industrielle qu'il alla mettre en place aux usines du Rhône à Saint Fons. Brûlé par ce gaz toxique au cours de ce travail, il garda longtemps la marque de cet incident douloureux.

Après la guerre Georges Mignonac continua à travailler avec Charles Moureu, auprès de qui il a été témoin de la découverte des anti-oxydants, et auteur lui-même de travaux importants comme : la première synthèse d'une imine vraie (apportant une nouvelle fonction à la chimie organique), et l'oxydation catalytique des alcools. Mais en chimiste confirmé, très indépendant, il avait hâte de disposer de sa propre autonomie et profita du retour en France de la ville de Mulhouse et de son université pour être nommé, muni de son seul diplôme d'ingénieur comme le permettait le statut allemand, dans la chaire de Chimie organique. Au

préalable il confia au chimiste Tiffeneau, sa première élève, Jeanne Lévy qui, par la suite, devait devenir la première femme titulaire de chaire à la faculté de Médecine de Paris.

À Mulhouse il trouva un terrain favorable au développement de ses propres idées de recherche : nombreux sont les élèves qu'il a enseignés, les docteurs qu'il a formés. C'est là qu'il a découvert le mécanisme de l'hydrogénation des nitriles et mis au point la préparation des amines primaires. C'est un succès industriel considérable ! À tel point que l'on dit de ce processus : "faire un Mignonac". Hélas, s'il a breveté en Europe, il oublia l'Amérique et cela au moment où le nylon est mis au point et envahit le marché des textiles artificiels. Cette méthode fait la fortune de Dupont de Nemours, mais pas la sienne.

En 1926, changement de lieu : Professeur à Strasbourg, chargé du cours de Chimie organique. Très vite en désaccord avec le doyen qui veut le changer d'enseignement, il démissionne et retourne à Paris, au Collège de France, où il bénéficie d'un traitement de la Caisse Nationale des Sciences, ancêtre du CNRS. Maître de Recherche, il écoute la proposition de Sabatier qui souhaite le voir revenir à Toulouse, dans la chaire de Chimie organique. Pour cela il est obligé de devenir docteur et soutient une thèse, compilation des travaux réalisés en Alsace, thèse dont Jean Perrin est président du jury, et où il règle ses comptes avec quelques collègues dont il analyse de façon critique les résultats.

De retour à Toulouse, Sabatier souhaite qu'il le remplace à la tête de l'ICT. Ce n'est pas dans ses intentions, mais il cède à son maître et le voilà directeur de l'école d'ingénieurs qui l'avait accueilli au début de son parcours scientifique. Ce ne fut pas facile en raison des faibles moyens attribués, et de la période de la guerre 39-45 pendant laquelle il a réussi néanmoins à accueillir ses collègues réfugiés et à maintenir l'activité de cet institut.

À Toulouse, il continua à former de nombreux docteurs dont certains sont devenus professeurs dans les universités de Toulouse, Clermont-Ferrand, Poitiers, Nancy, etc. Il avait compris l'intérêt de la Chimie moderne et devait devenir l'un des premiers à utiliser la spectrographie Raman, à développer les études des moments dipolaires, et à commencer des études de réactivité sous plasma, vingt ans au moins avant que cela ne devienne à la mode. Après plus de quinze ans de direction, il se consacra de nouveau totalement à la recherche et à l'enseignement, continuant à susciter des vocations et à enthousiasmer ses élèves par l'étendue de ses connaissances et la clarté de ses cours. Mis à la retraite en 1960, il continua à travailler dans le petit laboratoire qui lui avait été concédé et cela bien après qu'il a eu atteint l'âge de quatre-vingts ans. Ses dernières années ont été marquées par la fête organisée pour son centenaire. Il s'est éteint à Toulouse le 15 septembre 1993 dans sa cent-cinquième année.

Sa vie personnelle a été à l'image de sa vie scientifique : trépidante et bien remplie ! Jeune parisien il était un habitué de Montparnasse et de la Coupole, ami des artistes (Foujita par exemple), des femmes russes émigrées et de leurs petits chiens. Il participait à de nombreuses activités artistiques. Amoureux de la vitesse et des voitures, professeur à Mulhouse, il avait gardé son appartement à Paris qu'il rejoignait, le plus souvent possible, à toute allure au volant de sa Voisin dernier modèle.